



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et réponses

Année L n° 391 (582)

MENSUEL - NOUVELLE SÉRIE

Novembre 2015

Le numéro 4 €

LE FLEUVE VIVANT ? ÉGLISE, TRADITION ET HERMÉNEUTIQUE DE LA CONTINUITÉ SELON BERGOGLIO

Une dialectique sans aucun fondement entre églises particulières et Église universelle

Le 5 septembre dernier, *L'Osservatore Romano* a publié le texte intégral de la vidéoconférence donnée par François, lors du congrès international de théologie qui se tenait à Buenos Aires du 1^{er} au 3 septembre 2015, à l'occasion du centenaire de la *Faculté de théologie de l'Université Catholique Argentine* (UCA). L'intervention s'intitule « Le fleuve vivant » et se présente comme une tentative de reprendre et moderniser l'*herméneutique de la continuité*, qui avait guidé le pontificat de Benoît XVI à partir du célèbre discours à la Curie romaine de décembre 2005. Le texte est intéressant et mérite à notre avis un examen critique attentif, car il aide à comprendre la mauvaise théologie à partir de laquelle le Pape régnant donne cours à son attaque envers la Tradition de l'Église et introduit des nouveautés auxquelles, hélas, nous sommes en train de nous habituer. Je crois que nous nous trouvons face à l'une des analyses les plus claires de son ecclésiologie radicalement erronée.

Dans son intervention, le Pape commence par relier la célébration du centenaire de la faculté argentine à la célébration des cinquante ans de la conclusion du Concile Vatican II.

Le premier élément qui apparaît est que la faculté de théologie symboliserait « *Une foi qui cherche à s'enraciner, à s'incarner, à se représenter, à s'interpréter face à la vie de son peuple et non à la marge* ». Donc l'interprétation de la foi doit être faite face à la vie concrète du peuple. Cela semble une notion linéaire, mais nous

SOMMAIRE

- Le fleuve vivant ? Église, Tradition et herméneutique de la continuité selon Bergoglio - *Professeur Matteo D'Amico*
- Synode : une défaite pour tous, à commencer par la morale catholique - *Roberto de Mattei*
- Pharisiens et Sadducéens de notre temps - *Roberto de Mattei*
- Synode : ils sont peu nombreux ceux qui entrent par la porte étroite - *Cristiana de Magistris*
- De nouvelles taupes au Vatican ? - *Corrado Gnerre*

devons nous interroger plus profondément : que signifie *interpréter* la foi face à la vie d'un peuple ? À première vue, on pourrait croire que le Pape fait allusion au problème de ce que l'on appelle l'« inculturation », c'est-à-dire le problème du choix des moyens pastoraux les plus adaptés pour porter et répandre la foi chrétienne chez un peuple qui ne la connaît pas, ou qui a des usages et des traditions très différents de ceux de l'occident. Mais il s'agit ici d'autre chose. La foi apparaît, au moins de façon larvée, comme une réalité mobile et changeante qui devient vraie ou – si l'on préfère – découvre sa vérité seulement dans la mesure où elle est interpellée par la « vie » du peuple auquel elle est apportée.

Bien sûr les églises particulières doivent faire attention à l'auto-référentialité, ajoute-t-on : « *Aucune Église ne peut vivre isolée ou croire être propriétaire et unique interprète de la réalité et de l'action de l'Esprit.* » On remarquera que l'on ne dénonce pas le risque du mono-

COURRIER DE ROME

Administration, Abonnement, Secrétariat : B.P. 10156 - 78001 Versailles Cedex - N° CPPAP : 0714 G 82978

E mail : courrierderome@wanadoo.fr - **Site** : www.courrierderome.org

Les numéros du Courrier de Rome sont disponibles gratuitement en format pdf sur le site. Pour un numéro du Courrier de Rome imprimé en format A4 sur papier, commander sur le site ou écrire au secrétariat, prix 4 euros.

Pour acheter une publication du Courrier de Rome, commander par le site, par fax (0149628591) ou par le mail du Courrier de Rome. Paiement à réception de la commande.

Pour un abonnement en version papier du Courrier de Rome les tarifs sont les suivants :

- France : abonnement 30 € - ecclésiastique, 12 € - Règlement à effectuer : soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France ; soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.
- Étranger : abonnement, 50 € - ecclésiastique : 15 € - Règlement : IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082 BIC : PSST FR PPP AR

pole de l'interprétation de la Doctrine, ou de la Tradition dans l'un quelconque de ses aspects, mais de la « *réalité et de l'action de l'Esprit* » : le sens change profondément. Ce qui nous est dit entre les lignes, c'est que c'est une chose juste et belle que l'Esprit (pourquoi ne pas ajouter « Saint », d'ailleurs ?) pousse au changement (de la doctrine), mais que dans ce changement il faut qu'il y ait accord et harmonie entre églises particulières et Église universelle. En effet le pontife ajoute peu après : « *D'autre part, il ne saurait y avoir d'Église universelle qui se détourne des réalités locales. La catholicité exige, demande cette polarité tensionnelle entre le particulier et l'universel, entre l'un et le multiple, entre le simple et le complexe. Annihiler cette tension va à l'encontre de la vie de l'Esprit.* » Le discours commence à devenir plus compliqué et, parallèlement, le langage utilisé commence à être toujours plus étranger, toujours moins cohérent avec la saine théologie catholique. Que signifie « *polarité tensionnelle... entre l'un et le multiple* » ? On a l'impression d'être face à une explication confuse de la numérologie pythagoricienne : ce n'est pas un discours qui a une vraie dignité de réflexion théologique.

Du Saint-Esprit de la foi catholique de toujours à un « esprit » vague et interreligieux

Quoi qu'il en soit il apparaît que la vie de l'Esprit (?) exige cette tension continuelle. Nous présumons qu'« Esprit » indique ici le Saint-Esprit (nous le présumons, même si nous savons qu'il est typique du modernisme d'altérer le sens de chaque terme de la théologie catholique : ils sont apparemment les mêmes que ce qu'ils ont toujours été, mais le sens dans lequel ils sont employés a complètement changé). Alors nous nous demandons s'il n'était pas plus opportun de parler d'Église, plutôt que d'« Esprit ». En effet le Saint-Esprit est la troisième Personne de la très Sainte-Trinité, il est Dieu, il est éternel, il est immuable, et rien ne peut aller à son encontre, dans le sens de limiter ou d'entraver sa « vie », entre autres parce que, rigoureusement parlant, il ne vit pas une vie comprise comme un processus historique sujet à changement, un processus temporel. C'est l'Église, Corps Mystique du Christ, qui est visible et placée dans l'espace et le temps, et qui vit de fait dans une guerre continuelle contre le monde et contre ses ennemis.

Pour Bergoglio, la doctrine de toujours, si elle n'est pas sans cesse reliée à la « réalité concrète » (?), devient « idéologie »

À ce moment, c'est-à-dire après ce début très confus, la confusion est encore augmentée par le Pape qui écrit : « *toute tentative, toute recherche pour réduire la communication, pour briser le rapport entre la Tradition reçue et la réalité concrète, met en danger la foi du Peuple de Dieu. Considérer comme insignifiante l'une des deux instances, c'est nous placer dans un labyrinthe qui ne sera pas porteur de vie pour notre peuple. Briser cette communication nous portera facilement à faire de notre vision, de notre théologie une idéologie.* » Toujours en faisant un effort pour pénétrer dans cet étrange langage qui n'a rien de catholique, et dont l'interprétation présente par conséquent beaucoup de risques, on comprend que

maintenant, pour Bergoglio, la « polarité tensionnelle » – la dialectique – ne se trouve plus entre Église universelle et église particulière, mais entre « *la Tradition reçue* » et « *la réalité concrète* » : en somme il y a d'un côté la doctrine et de l'autre la vie dans sa réalité concrète, dans ses usages et coutumes propres à l'époque. Mais que signifie l'affirmation que l'on ne doit pas briser le rapport entre Tradition et réalité concrète ? La simple logique devrait dire que ce rapport n'est pas brisé si la « *vie concrète* », c'est-à-dire la vie morale et spirituelle des catholiques, continue de suivre fidèlement les enseignements que l'Église a toujours donnés, demeure fidèle et respecte la loi morale, adhère avec vigueur et sans incertitude à tous les dogmes, à toute la Révélation, sans déviations hérétiques et sans doutes. En effet le rapport en question – c'est-à-dire, en simplifiant, le rapport entre l'ensemble de la doctrine et la vie de chaque croyant – ne pourrait être brisé que par l'apostasie, c'est-à-dire par la perte de la foi, par l'hérésie, c'est-à-dire par le refus d'adhérer à un ou plusieurs dogmes, ou par le schisme.

Malheureusement le Pape semble croire au contraire que même les autorités de l'Église peuvent briser le rapport entre Tradition et « *réalité concrète* », c'est-à-dire les simples chrétiens, dans le sens où elles peuvent ne pas savoir écouter le peuple des fidèles eux-mêmes, ne pas savoir adapter la Tradition aux exigences ou aux mœurs nouvelles qui apparaissent. Dans ce cas les clercs, nous prévient-on, font « *de notre vision, de notre théologie une idéologie* ». Traduit de façon plus linéaire : si l'Église ne communique pas avec / n'écoute pas le peuple de Dieu et n'adapte pas la Tradition au temps, elle devient porteuse d'une idéologie, c'est-à-dire d'un ensemble de règles artificielles et dépourvues de vérité, stériles et vides.

Le renversement du rapport entre Église Enseignante et Église Disciple

À partir de ce genre de notions, on discerne la vision plus profonde que le Pape Bergoglio a de l'Église : chaque église locale, à l'écoute fidèle de son peuple, apporte une contribution à l'Église universelle, dans un processus qui va du bas vers le haut, et l'ensemble hyperdémocratique de ces contributions, de ces stimuli et de ces suggestions doit être vu comme une convergence de différences dont le mélange et dont la coexistence dialectique représentent une Église et une doctrine fidèles à l'« Esprit ».

De façon larvée, l'« Esprit » lui-même est même représenté comme le vivificateur de cette incessante évolution dialectique de la doctrine, comme si la Révélation n'avait pas pris fin avec le mort du dernier disciple de Notre-Seigneur, mais était un processus historique infini et déterminé, jusqu'à être pensée – hégéliennement – comme coïncidant avec le *Zeitgeist*, l'Esprit du temps.

Cette idée d'une Église comme de quelque chose qui est vrai dans la mesure où on la renverse et où on la pense comme fondée par le bas, comme récipient élastique et flexible apte à contenir le déversement changeant d'idées et de règles que les différents peuples suggéreront au cours de l'histoire, cette idée n'a rien de catholique. Dans cette vision, en effet, il manque inévitablement

toute distinction entre Église Enseignante et Église Disciple, de même qu'il manque toute idée de « *fides ex auditu* » et, en dernière instance, de foi fondée sur la Révélation que Dieu fait à l'homme des vérités éternelles grâces auxquelles il peut, s'il le veut, se sauver. Tout est renversé, au point et si gravement que l'on pourrait presque dire que nous ne sommes pas simplement face à une vision au goût d'hérésie, mais à une religion complètement nouvelle et différente, habilement recouverte de « christianisme ».

Bergoglio fait sienne l'idée moderniste de Ratzinger de l'« herméneutique de la continuité »

Mais le pontife nous aide à le comprendre grâce à quelques références théologiques qui clarifient les sources de sa vision hétérodoxe : « *Il y a une image proposée par Benoît XVI qui me plaît beaucoup. Se référant à la tradition de l'Église, il affirme qu'"elle n'est pas une transmission de choses ou de paroles, une collection de choses mortes. La Tradition est le fleuve vivant qui nous relie aux origines, le fleuve vivant dans lequel les origines sont toujours présentes"* (Audience générale, 26 avril 2006). » On remarque, au passage, dans la phrase citée de Ratzinger, sa typique façon de sentir dialectique et historiciste, d'inspiration hégélienne évidente. Ce sont des passages qui font comprendre comment la tradition de la théologie luthérienne inspirée d'Hegel, dont le centre le plus important se trouve à Tübingen, a profondément influencé même le catholicisme allemand du XX^e siècle. Dans la vision de Ratzinger, on le sait, la continuité entre doctrine préconciliaire et doctrine post-conciliaire ne doit pas être recherchée au niveau des idées, de la doctrine, des dogmes professés – autrement dit au niveau de la foi – mais il faut la rechercher dans le fait le sujet Église est un et toujours identique à lui-même, sujet essentiellement engagé dans un cheminement historique et qui demeure identique à lui-même (voilà la continuité !) même si la doctrine professée change lentement, même sur des points fondamentaux. La continuité est la continuité du *sujet-Église*, non la continuité de la doctrine, dont on admet au fond qu'elle n'existe pas et qu'elle ne peut pas exister. La Tradition est le fleuve vivant qui, en nous reliant aux origines, rend ces origines toujours présentes : naturellement, elles ne sont pas *présentes* comme s'il s'agissait d'éléments doctrinaux et de dogmes crus aujourd'hui comme hier, mais dans le sens où est présent un souvenir ou un fait du passé qui maintenant n'est plus vrai ni actuel, mais qui est encore présent comme début du processus historico-dialectique de mutation de la doctrine et de l'Église, processus qui débouche sur leur état présent. L'analogie est avec une idée, avec un acte raté ou imparfait accompli par une personne dans le passé, et qui continue d'être présent sur le plan de la mémoire historique et existentielle, même s'il est maintenant posé par le sujet comme erroné, et donc dépassé. Dans la perspective que l'on vient de dessiner, aucun changement de la doctrine ou de la loi morale ne peut rompre la continuité du sujet-Église, comme dans la vie d'une personne des faits et des idées qui sont en contradiction entre eux peuvent être résumés comme tous historiquement vrais et dialectiquement

nécessaires, dans un rapport incessant et vertueux de thèse et d'antithèse.

D'après la nouvelle vision « théologique », chaque époque et chaque peuple exigent que l'on soit chrétien d'une façon différente

Bergoglio cherche à compléter le raisonnement – si nous pouvons l'appeler ainsi – de Ratzinger : « *Ce fleuve – dit-il – irrigue différentes terres, alimente différentes géographies, faisant germer le meilleur de telle terre, le meilleur de telle culture. Ainsi l'Évangile continue de s'incarner dans tous les coins du monde de façon toujours nouvelle. Tout cela nous porte à réfléchir sur le fait qu'on n'est pas chrétien de la même façon dans l'Argentine d'aujourd'hui et dans l'Argentine d'il y a cent ans.* » Nous avons souligné la phrase la plus douteuse, parce que l'on peut en réalité objecter qu'on est et qu'on pourra être chrétien toujours d'une seule façon, parce qu'en des temps et des lieux différents, l'essence de l'homme ne change pas, pas plus que ne change le chemin qu'il faut suivre pour se sauver, pas plus que ne changent la doctrine ou la loi morale. La diversité d'us et coutumes extérieurs et superficiels (il y a un siècle on ne prenait pas l'avion, par exemple, ou on n'utilisait pas internet) n'a d'incidence ni sur le dogme, ni sur les sacrements, ni sur la vie de la grâce. Le Pape, au contraire, considérant les grands changements historiques, demande de «... *repenser comme le christianisme se fait chair...* », évitant deux tentations : « *tout condamner, en disant que "le passé est toujours meilleur"*, et en nous réfugiant dans des conservatismes ou des fondamentalismes ; ou bien, au contraire, tout consacrer, en niant l'autorité à tout ce qui n'a pas "saveur de nouveauté", en relativisant toute la sagesse forgée par le riche patrimoine ecclésial. Pour surmonter ces tentations, le chemin est la réflexion, le discernement, prendre très au sérieux la Tradition ecclésiale et très au sérieux la réalité, en les faisant dialoguer ». Je pense que l'on voit émerger ici très clairement la stratégie théologique du Pape : tenir apparemment en honneur le passé, la Tradition, la doctrine de toujours (réduites toutefois à simple « *sagesse* », c'est-à-dire à une espèce de prudence pratique), mais demander que ces dimensions « dialoguent » (?) avec la « réalité », avec les exigences présentes des hommes. En substance il nous propose d'adhérer à une idée radicalement nouvelle de vérité et de doctrine : ces dimensions ne doivent plus être pensées comme d'abord et essentiellement *théorétiques*, c'est-à-dire comme un ensemble de notions qui définissent le statut ontologique d'une réalité (par exemple la formulation du dogme trinitaire me permet de comprendre la réalité de Dieu tel qu'il est en soi réellement), mais, de façon pragmatique, les vérités de foi sont vraies seulement si elles se laissent remodeler par la réalité concrète des peuples et des personnes qui d'époque en époque les reçoivent, et de leurs problèmes. Mais une telle vision n'est pas sérieuse et ne respecte ni ce qu'est la doctrine ni ce qu'est une pastorale correctement comprise. Comme nous l'avons déjà dit, nous sommes face à une vision qui apparaît, au minimum, inspirée d'une logique de type dialectique, une logique hégélienne, où tout se transforme, rien ne demeure immuable et iden-

tique à soi-même, et où rien n'existe de façon authentique si ce n'est en s'aliénant, en se confondant avec ce qui le nie, en vivant le drame de la contradiction et de la différence et en revenant à soi purifié par ce choc avec le négatif et ce qui est autre.

La doctrine, en tant que telle, doit être détruite et réduite à pure pastoralité

Tous les documents du Concile Vatican II sont, au fond, habités par ce même esprit dialectique, comme toute la théologie postconciliaire, et Bergoglio n'en est que l'expression la plus accomplie, l'issue finale et nihiliste. La réduction de tout à la *pastoralité* se fonde sur ce sophisme : tout ce que l'Église a enseigné par le passé demeure valide, mais doit être aujourd'hui repensé et reformulé à la lumière des temps nouveaux, des nouvelles exigences et de la nouvelle façon de sentir du peuple de Dieu. Pour le Pape régnant, la pastorale n'est plus l'art, que les vrais saints ont toujours magistralement pratiqué, de s'approcher de chaque peuple avec la plus grande *sapientia cordis*, sachant trouver la façon la meilleure et la plus efficace de proposer à chacun les mêmes et immuables vérités de foi, la même et immuable loi morale ; pour le pontife argentin la pastorale est devenue une caricature de ce qu'elle devrait être, car derrière ce mot se cache une volonté de fer de renverser tout ce qui a toujours été cru et enseigné par l'Église, en faisant passer cet esprit révolutionnaire pour de la charité et pour une capacité à écouter le peuple des croyants et ses exigences. Sa charité, nous regrettons de le dire, semble toujours plus semblable à la « fausse charité » dont parle l'Apôtre des gentils, la désignant comme propre aux derniers temps.

Le Pape ajoute : « *Nous devons être attentifs à bien distinguer le message de son mode de transmission, selon les schèmes culturels de chaque époque (...)* La doctrine n'est pas un système fermé et qui ne doit pas soulever de questions et de doutes. Au contraire elle a un visage, un corps appelé Jésus-Christ, une vie offerte de génération en génération partout et à tous les hommes » (c'est nous qui soulignons).

Si, au cours de l'après-Concile, nous n'avions pas fini par nous habituer à ces horreurs théologiques, nous devrions être bouleversés par de tels propos. Ceux-ci auraient probablement plu à don Giussani, étant donné sa fixation sur le christianisme comme *événement* et comme rencontre avec une personne (c'est-à-dire, concrètement, le christianisme comme participation acéphale et un peu imbécile au mouvement Communion et Libération), et il n'est pas à exclure que le pseudo-christianisme CL soit véritablement l'une des sources de l'ex cardinal de Buenos Aires, Bergoglio ayant en son temps affirmé qu'il avait lu avec intérêt les livres de Giussani. Mais il faut faire l'effort de souligner les sophismes et les erreurs cachés dans le passage cité ci-dessus.

Un sophisme sous-tendu par l'idée nouvelle et fausse de pastoralité

Nous nous trouvons face à un sophisme que nous connaissons bien, car c'est celui qui a été posé par Jean

XXIII comme fondement de tout le Concile Vatican II, quand il a déclaré : « *Autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées* » (Discours d'ouverture). Nous savons que les modernistes qui complotèrent avant et pendant le Concile, choisirent la voie de la manipulation et de l'élimination du langage définitoire de la Scolastique précisément pour dissoudre avec celui-ci la solidité de la doctrine, en rendant les définitions équivoques et en permettant ainsi un lent mais inexorable effritement du dogme. Le Pape actuel sait très bien que, dans le code de communication moderniste, parler de changer la façon dont le dogme est codifié signifie en réalité changer le dogme lui-même, le malmener et l'altérer de façon irréparable.

Il est très facile de démontrer que le problème, en 1962 comme aujourd'hui, n'est pas une question de formes de communication, de langage ou de codes culturels. Il est important que la doctrine soit claire et qu'elle soit interprétable de façon univoque, et aucun langage théologique ne peut dépasser en clarté et en exactitude le langage scolastique. C'est justement cette clarté qui dérange le moderniste, parce qu'elle l'empêche de malmener le dogme et de modifier la doctrine. Les modernistes ont une prédilection pour le langage confus des philosophies modernes, parce qu'il permet d'éroder lentement ce qui a toujours été enseigné et cru, parce que chaque texte développé à partir de telles prémisses, étant confus et non définitoire, exige d'être continuellement interprété et réinterprété, dans un jeu de miroirs et de rebondissements herméneutiques qui, lentement, permettent une évolution hétérogène du dogme et son altération croissante.

Mais il semble échapper au Pape qu'il y a une autre raison pour laquelle il est absurde de penser changer la façon dont la doctrine est exprimée : un dogme, par exemple le dogme christologique sur la nature divino-humaine du Christ ; une loi morale, par exemple l'interdiction de pratiquer ou favoriser de quelque façon l'avortement, s'ils sont bien définis, sont des vérités très claires et catégoriques, et n'exigent aucune modification linguistique. Il s'agit d'adhérer ou non à la vérité révélée, d'accepter ou non ce que l'Église a toujours enseigné, de comprendre que la Révélation ne peut être qu'immuable, comme est immuable Dieu qui la fonde et la donne aux hommes. Peu importe que j'annonce l'Évangile à un argentin ou à un japonais, à un iroquois du XVII^e siècle ou à un Africain du XXI^e siècle : j'enseignerai à tous indifféremment les mêmes et immuables vérités de foi, la même doctrine, le même catéchisme. La dogmatique catholique n'a pas sa genèse dans un concours démocratique, venant du bas, d'opinions et cultures différentes qui parviennent lentement à une synthèse dialectique mobile et changeante, qui se différencie dans le temps et dans l'espace. Nous sommes manifestement face au refus de l'idée même de *vérité* telle que l'Occident l'a élaborée à partir de la fondation du *logos* philosophique avec Platon et Aristote ; l'idée occidentale de vérité est importante parce que pendant deux mille ans, l'Église catholique (et seulement elle) l'a faite sienne, accomplissant avec les Pères de l'Église ce « *saint vol* » qui instaure l'Occi-

dent chrétien entre autres comme héritier du *lògos* grec et du *ius* romain. Le Pape, en refusant la notion de vérité qui est propre à l'Église et à sa Tradition, ne se pose pas seulement contre le dogme catholique, contre la doctrine, mais aussi contre la raison ; il ne nie pas seulement les vérités de foi, mais aussi le principe de non-contradiction tel qu'il a été établi par Aristote dans le livre *Gamma* de la Métaphysique. Il révèle par là que le modernisme qui semble l'animer est une renonciation à la foi en faveur de sa parodie, où tout est évanescant et changeant, et où les dogmes deviennent des réalités amorphes et gélatineuses ; mais il est surtout une renonciation à la raison droite, un glissement dans une folie lucide, dans une pensée et dans des paroles toujours plus hallucinées et fausses.

On comprend aussi pourquoi, avec un moderniste, il est impossible de parler ou de discuter, comme l'enseigne l'adage : « *principia negantibus non est disputandum* » : en effet il rejette non seulement les termes et les concepts, mais aussi l'idée même qu'il puisse exister une vérité stable et immuable, éternelle et enseignée infailliblement par l'Église, unique et non révocable par le doute.

D'après Bergoglio on peut et on doit douter des vérités de foi

La gravité du diagnostic que nous venons de poser est confirmée par la phrase finale que nous avons citée : « *La doctrine n'est pas un système fermé et qui ne doit pas soulever de questions et de doutes.* » Nous sommes ici face à de graves erreurs à caractère théologique : tout d'abord la doctrine connue, les vérités de foi que l'on a apprises, ne peuvent en aucune façon être mises en doute : douter intentionnellement des vérités de foi connues, contester un point de doctrine qui nous a été enseigné est un très grave péché contre le Saint-Esprit.

Il est malheureux de devoir souligner que l'exaltation du doute que fait le Pape est un autre trait typiquement moderniste ; le moderniste ne considère comme vertueux que le doute continu, et il méprise une vie de foi qui ne serait pas marquée par une crise intellectuelle permanente, par une recherche existentiellement tragique, comme si la foi était à redécouvrir *ex novo* à chaque génération et qu'elle puisse être soumise à la critique impunément.

« *La doctrine n'est pas un système fermé* », dit le Pape, mais il faut préciser : la Révélation, dont la doctrine est une explication et une clarification, s'est en soi conclue avec la mort du dernier Apôtre, et la doctrine ne peut en rien la modifier ou l'attaquer, ou la dépasser. Ce qui change, parce que placés dans le temps, ce sont les us et coutumes humains, les ressources scientifiques et technologiques, la structure des systèmes juridiques : l'exercice du magistère ne modifie pas la doctrine, il n'altère pas le dogme, mais il éclaire les problèmes apparus dans le présent à la lumière des principes de toujours, à la lumière du dogme et de la loi morale, qui sont et restent en soi inchangés et inchangeables. Il ne s'agit donc pas, face aux situations qui émergent dans le présent (par exemple l'obsessionnelle propagande LGBT, l'augmentation du nombre des divorces ou la découverte de la pilule du lendemain) d'adapter la doctrine à celles-ci (ce qui est tout

simplement absurde), mais d'évaluer, juger et critiquer le présent à la lumière de la foi et de ses vérités éternelles, et de le mesurer à l'aune de l'Évangile et de l'enseignement de toujours de l'Église. L'Église est Maîtresse, mais elle est aussi juge du monde et elle a le devoir de dénoncer l'iniquité d'une loi injuste ou le déferlement des mauvaises mœurs : c'est en prêchant la vérité et en condamnant le mal qu'elle fait *kàtekhon*, qu'elle retient les forces de l'Antéchrist qui visent à renverser complètement l'ordre chrétien, et certainement pas en pliant la doctrine à tous les vents de nouveauté et de détérioration venant du monde, lequel est en soi « *positum in Maligno* », et qui sera toujours contre le Christ et son Église.

Une nouveauté historique ou scientifique, par exemple la découverte de la fécondation artificielle, exige d'être évaluée à la lumière des principes irréfornables de la doctrine et de la morale catholiques : la nouveauté ou la proposition sera jugée licite ou illicite selon qu'elle respecte ou viole les principes de la morale chrétienne et de la loi naturelle. Il ne sera jamais possible qu'une découverte scientifique, en tant que telle, modifie un principe moral, et ce précisément dans la mesure où les principes moraux sont soustraits au temps et au changement, ils sont immuables et éternels.

La doctrine doit être réduite à la personne de Jésus

Le Pape continue :

« Au contraire la doctrine chrétienne a un visage, un corps, une chair appelés Jésus-Christ, une vie offerte *de génération en génération partout et à tous les hommes.* » Le sophisme devient plus grave et plus profond, la doctrine est devenue Jésus lui-même, ce qui est une altération rhétorique manifeste, qui heurte l'Évangile, dans lequel Jésus le premier nous enseigne, explique, révèle, parlant en paraboles, citations, exemples et commentaires de passages bibliques. Le Christ lui-même, donc, a révélé et transmis sa doctrine, il n'a pas seulement donné un témoignage exemplaire, il ne s'est pas seulement offert sur le Calvaire, mais il a, essentiellement, enseigné ce qu'il faut croire pour avoir la vie éternelle. Le Pape prétendrait au contraire que l'on accepte d'écraser la totalité de la doctrine sur la figure du Christ. Et quel sens cela a-t-il de dire que la doctrine « *a un visage, un corps, une chair* » ? La doctrine est un ensemble vaste et complexe, organique et articulé, de propositions reliées entre elles qui expliquent et clarifient les vérités de foi ; en ce sens elle constitue l'explication et la pleine clarification linguistiques et discursives, de toutes les vérités liées de façon explicite ou implicite à la vie et à la prédication de Jésus et des Apôtres. Elle n'est pas quelque chose qui coïncide *tout court* avec la personne du Christ.

Mais François, c'est manifeste, semble éprouver une antipathie presque viscérale pour toute idée forte de la « doctrine », et dans ses interventions il a taxé d'innombrables fois de pharisaïsme tous ceux qui se réfèrent de façon trop « rigide » au *depositum fidei*, à la doctrine de toujours, comme si le fait de s'ancrer fidèlement dans ce que l'Église a toujours enseigné pouvait constituer un obstacle à la charité, à l'amour de Dieu et du prochain, et n'en

était pas au contraire l'indispensable prémisse et condition.

La mystérieuse et fuyante coïncidence, pour le Pape, de la doctrine avec la figure de Jésus semble en réalité cacher, à notre avis, une vision non catholique mais protestante de la notion de foi. La foi, pour François, est une *foi fiduciale*, c'est-à-dire qu'elle doit être réduite à un abandon sentimental à l'amour de Dieu pour nous, à son pardon ; elle est tuée, d'après lui, par tout « raidissement » dans des formules ou définitions dogmatiques, qui risquent d'éloigner les fidèles, de freiner leur élan vers Dieu. Voici alors que la continuité de la foi, et donc de l'Église, est donnée par la réapparition dans chaque époque, lieu, et peuple, de façons toujours nouvelles et changeantes de s'abandonner avec confiance au pardon de Dieu : les formules dogmatiques ou doctrinales à travers lesquelles est exprimée ma *foi fiduciale* en Dieu peuvent varier, mais l'abandon dont les formules sont l'expression extérieure et accidentelle ne change pas ; comme dans toutes les déviations hérétiques l'amour prend le dessus sur la vérité, la charité sur la foi, le sentiment sur la raison. Dans cette perspective, aggravée par une doctrine de la justification qui semble reproduire le « *simul iustus ac peccator* » luthérien (où le chrétien reste esclave du péché, même s'il est justifié par la foi, et donc où il n'y a pas de vrai chemin de sanctification) il manque par principe la distinction même entre vérité et erreur : l'Église ainsi conçue devient sujet historique, habité par le changement et en devenir, capable de vivre vertueusement n'importe quelle évolution dialectique, et de transformer sans problème ce qui a toujours été cru en son contraire. La vérité n'est plus abstraite, mais concrète : est vrai, même théologiquement, ce qui émerge comme actuel, ce qui est, ce qui est présent aujourd'hui, parce que la vérité ne transcende plus le temps mais en est la fille, étant la manifestation d'une incarnation du Fils de Dieu pensée comme irréversible et radicale, où le Verbe, en dernière instance, est conçu par les théologiens modernistes, par les nouveaux ariens, comme s'étant auto-réduit à la seule humanité, et même comme coïncidant aujourd'hui et toujours avec l'humanité en chemin dans l'histoire : vision suggestive, très poétique, mais hérétique.

La théologie et la doctrine, d'actes d'enseignement par l'autorité ecclésiale à acte d'écoute du peuple par l'Église. La pastorale réduit à elle-même et fonde tout acte d'enseignement

C'est en se fondant sur ces prémisses implicites, exprimées seulement par bribes, que le Pape peut écrire dans « Le Fleuve vivant » : « *Nous ne pouvons donc pas ignorer notre peuple au moment de faire de la théologie* », phrase qui, du point de vue de la saine raison et de la théologie de toujours, est tout simplement dépourvue de sens, parce qu'elle laisse supposer que la théologie naît de façon dialectique, dialogique, d'une continue confrontation entre pasteurs, théologiens, Église enseignante et Église Disciple ; comme si à chaque moment historique et dans chaque communauté (que l'on pense à la fragmentation inconcevable qui en résulterait), à la limite dans la vie de chaque fidèle, était caché le germe d'une possible nouveauté théologique, comme si, à l'égal

du *plérôme* gnostique qui se dissipe dans les âmes des hommes *pneumatiques*, on faisait naître la doctrine lentement, à partir du bas, à travers le principe du dialogue infini, à travers des changements incessants – le véritable signe de sa vitalité – parce que la doctrine n'est plus ce qui demeure inchangé dans l'écoulement de la vie et de l'histoire, mais c'est le visage toujours nouveau et changeant que prend le rapport des peuples avec Dieu, avec son amour, avec la confiance vide et sentimentale en le salut qu'il nous donnera sans aucune nécessité de le mériter en coopérant à sa Grâce. Et voici que deviennent compréhensibles des expressions comme : « *Nos formulations de la foi sont nées dans le dialogue, dans la rencontre, dans le débat, dans le contact avec différentes cultures, communautés, nations, situations qui demandaient une plus grande réflexion face à ce qui n'avait pas été explicité avant. C'est pourquoi les événements pastoraux ont une valeur considérable. Et nos formulations de la foi sont l'expression d'une vie vécue et pondérée ecclésialement.* » On n'insistera jamais assez sur l'importance de la phrase que nous avons soulignée : nous sommes face à un parfait exemple de renversement moderniste de la vision traditionnelle catholique de la foi ; ce n'est plus la vie qui se conforme à la doctrine, qui reconnaît avec ferveur la vérité, la loi morale, qui se soumet à Dieu, mais c'est plutôt la foi qui se soumet et s'adapte à la vie, c'est la doctrine qui se plie pour prendre la forme que la vie lui donne de fait. Voici dévoilé le secret de la « pastoralité » de Bergoglio, le secret de son insistance sur la dimension pastorale : pour lui, en effet, il n'y a rien d'autre, rien avant, rien au-delà de la pastorale, et la doctrine coïncide et doit se résoudre dans la pastoralité, dans son dynamisme radical, où le changement n'est pas un vice mais le caractère vertueux de tout ce qui est vivant et donc se transforme et change avec le temps. C'est une pure illusion de penser que pour le Pape régnant, il y aurait au moins un espace résiduel entre une doctrine pensée comme reflet de vérités éternelles et immuables, et la pastorale, pensée comme leur application fidèle aux problèmes contingents du présent. En réalité la pastoralité est tout, et elle doit absorber la totalité de l'Église comme réalité seulement spirituelle et non visible, Église joachimite de l'âge du Saint-Esprit, purifiée des résidus constantiniens et des éléments statiques, fixes et morts comme, par exemple, les rigides articulations dogmatiques. Si le fleuve de la foi est vivant, aucun de ses moments ne peut être paralysé, isolé et considéré comme vrai de façon absolue. Tous les points du cours du fleuve – c'est ce que semble penser le Pape – sont vrais, même s'ils sont en contradiction entre eux. Mieux : *contradictio regula veri, non contradictio regula falsi*. Hegel n'aurait pas pu faire un discours plus dialectique ni plus révolutionnaire.

Toutes les sources corrompues et néfastes de la philosophie moderne semblent confluer dans la théologie fantaisiste que nous sommes en train d'essayer de comprendre : le bergsonisme, le personnalisme, la philosophie de l'action, la dialectique, la phénoménologie, l'existentialisme, l'herméneutique... il ne manque rien, à part une vision droite de la foi, telle qu'elle a toujours été enseignée et définie par l'Église.

Pour le pontife, avoir des certitudes est une limite, et non une vertu des catholiques. Et à nouveau : c'est l'Église Disciple qui doit enseigner

Voici alors la nouvelle église pneumatique, gnostique et protestante que Bergoglio s'efforce de faire naître des scories et des ruines de l'Église préconciliaire, rigide, doctrinale, dogmatique, attachée à sa visibilité constantinienne, juridique et monarchique :

« *Chez un chrétien il y a quelque chose de suspect lorsqu'il cesse d'admettre le besoin d'être critiqué par d'autres interlocuteurs.* » Un éloge du doute qui n'est qu'apparemment bizarre : si la foi est un fleuve vivant en perpétuel changement, comment peut-on avoir des certitudes ? On ne peut avoir des certitudes que si l'on pense que la vérité ne change pas et qu'elle ne peut pas changer, alors que si l'on s'ouvre à une vision fiduciale et dynamique de la foi, on sait que le doute prépare les virages dialectiques, les renversements doctrinaux demandés par l'attention pastorale envers le peuple, marxistement élevé au rang de *lieu théologique* hyperdémocratique ayant plus d'autorité que l'Écriture et que la Tradition.

« *Les personnes et leurs différentes conflictualités, les périphéries, ne sont pas optionnelles, mais nécessaires pour une plus grande compréhension de la foi. C'est pourquoi il est important de se demander : à qui pensons-nous quand nous faisons de la théologie ? Quelles personnes avons-nous devant nous ? Sans cette rencontre avec la famille, avec le Peuple de Dieu, la théologie court le grand risque de devenir idéologie.* »

Le passage cité, qui a quelque chose de fantasmagorique, d'incroyable, si on le compare à n'importe quel document papal préconciliaire, ne serait-ce que sur le plan stylistique, réaffirme ce qui a été vu plus haut : *les conflictualités entre les personnes* (= les périphéries ? !) sont essentielles pour une compréhension authentique de la foi. On ne fait pas de la théologie mais de l'idéologie quand on réfléchit sur la foi sans avoir à l'esprit le caractère concret d'une partie précise du peuple des fidèles. La conséquence logique de cette approche est le renversement du rapport entre Église Enseignante et Église Disciple. Nous sommes face à des positions théologiques tellement inconsistantes et hétérodoxes qu'elles échappent à une vraie réfutation : on ne peut pas réfuter ce qui est complètement absurde, mais seulement en montrer avec effroi le visage de séduisante obscurité conceptuelle.

Et pourtant, avec un peu d'effort, en s'arrêtant laborieusement sur le texte, on voit apparaître la trame de la

contradiction : pourquoi, par exemple, faudrait-il que ce soient les « conflictualités entre les personnes » qui éclaireront les théologiens ? Pourquoi les « conflictualités », et non plutôt l'amitié, l'amour, la concorde ?

Conclusion

Nous concluons par une amère observation : s'il est vrai que nous sommes face aux résultats ultimes de la mauvaise théologie de Vatican II, il est aussi vrai qu'avec le Pape actuellement régnant, on a abandonné toute pudeur et toute prudence, tout masque et toute circonspection dans la manifestation de la volonté la plus décidée de détruire non seulement la saine doctrine de toujours mais, en réalité, l'Église elle-même telle qu'elle a été voulue et divinement instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans tout ce qu'elle a de plus saint. L'intervention que nous avons commentée est effrayante non pas tant par sa vision totalement moderniste que par l'impudence inouïe avec laquelle des opinions personnelles hétérodoxes et erronées sont déversées avec insouciance sur les auditeurs.

Si, humainement parlant, l'Église avant l'élection de François était une maison en ruines, où plus rien n'était intact à cause de la tempête du Concile et du post-Concile, maintenant on en est venu à démolir les ruines elles-mêmes, à piétiner le peu qui était resté intact, comme pour défigurer ce qui était encore reconnaissable comme catholique et en effacer la mémoire pour toujours.

Cette impression est confirmée par une phrase, qui se commente toute seule, prononcée par le Pape le jour de la clôture du Synode des évêques :

« *L'expérience du Synode nous a fait aussi mieux comprendre que les vrais défenseurs de la doctrine ne sont pas ceux qui défendent la lettre mais l'esprit ; non les idées mais l'homme ; non les formules mais la gratuité de l'amour de Dieu et de son pardon.* »

C'est une phrase brève, mais très grave : cela semble presque l'acte d'adieu définitif de la part de l'Église à ce mariage vertueux entre Évangile et *logos* grec, entre Révélation et raison philosophique, qui avaient innervé deux mille ans de foi catholique. À présent la contradiction pourra régner pleinement dans l'Église, défigurer son visage à l'extrême, approfondir la folie lucide et le délire affabulatoire des théologiens modernistes, agrippés au spectre de la foi qu'ils ont coupablement perdue. On peut abandonner la Vérité enseignée par l'Église, mais on doit savoir qu'avec elle, secrètement, on perd aussi la raison et toute vraie paix, tout repos, toute joie sincère.

Professeur Matteo D'Amico

SYNODE : UNE DÉFAITE POUR TOUS, À COMMENCER PAR LA MORALE CATHOLIQUE

Au terme du XIV^e Synode sur la famille, tout le monde semble avoir gagné. Le Pape François a gagné, parce qu'il a réussi à trouver un texte de compromis entre des positions opposées ; les progressistes ont gagné parce que le texte approuvé admet à l'Eucharistie les divorcés remariés ; les conservateurs également, parce que le

document ne contient pas de référence explicite à la communion pour les divorcés et rejette le « mariage homosexuel » et la théorie du genre.

Pour mieux comprendre le déroulement des faits, il faut partir du soir du 22 octobre, quand a été remis aux Pères Synodaux le rapport final élaboré par une commis-

sion ad hoc sur la base des amendements (modi) apportés à l'*Instrumentum laboris*, proposés par les groupes de travail répartis par langues (*circuli minores*).

À la grande surprise des Pères Synodaux le texte qui leur a été remis jeudi soir était seulement en langue italienne, avec interdiction absolue de le communiquer non seulement à la presse, mais aussi aux 51 auditeurs et aux autres participants de l'assemblée. Le texte ne tenait aucun compte des 1 355 amendements proposés au cours des trois semaines précédentes et repropo- sait en substance le plan de l'*Instrumentum laboris*, y compris les paragraphes qui avaient suscité en séance les plus fortes critiques : ceux qui portaient sur l'homosexualité et sur les divorcés remariés.

La discussion était fixée pour le lendemain matin, avec la possibilité de préparer de nouveaux amendements seulement dans la nuitée, sur un texte présenté dans une langue maîtrisée uniquement par une partie des pères Synodaux. Mais le matin du 24 octobre, le pape François, qui a toujours suivi avec attention les travaux, s'est trouvé face à un refus inattendu du document rédigé par la commission.

Il y avait bien 51 pères Synodaux qui intervenaient dans le débat, dont la majorité était opposée au texte approuvé par le Saint-Père. Parmi eux les cardinaux Marc Ouellet, Préfet de la Congrégation pour les Évêques ; Angelo Bagnasco, Président de la Conférence Épiscopale italienne ; Jorge Liberato Urosa Savino, Archevêque de Caracas ; Carlo Caffarra, Archevêque de Bologne ; et les évêques Joseph Edward Kurtz, Président de la Conférence Épiscopale américaine ; Zbigniew Gadecki, Président de la Conférence Épiscopale polonaise ; Henryk Hoser, Archevêque-Évêque de Warszawa-Praga ; Ignace Stankevics, Archevêque de Riga ; Tadeusz Kondrusiewicz, Archevêque de Minsk-Mohilev ; Stanisław Bessi Dogbo, Évêque de Katiola (Côte d'Ivoire) d'Avorio ; Hlib Borys Sviatoslav Lonchyna, Évêque de Holy Family of London des Ukrainiens Bizantins et tant d'autres, tous exprimant, avec des tons différents, leur désaccord sur le texte.

Ce document ne pouvait certes pas être présenté à nouveau le lendemain en séance, avec le risque de ne satisfaire qu'une minorité et de produire une fracture importante. On pouvait trouver un compromis en suivant la voie tracée par les théologiens du « Germanicus », le cercle dont faisaient partie le cardinal Kasper, icône du progressisme, et le cardinal Müller, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Entre vendredi après-midi et samedi matin, la commission réélaborait un nouveau texte, qui fut lu en séance le matin du samedi 24, puis voté dans l'après-midi, obtenant pour chacun des 94 paragraphes la majorité qualifiée des deux tiers, qui sur 265 pères Synodaux présents rassemblait 177 voix.

Au cours du briefing de samedi, le cardinal Schönborn en avait anticipé la conclusion pour ce qui concerne le point le plus discuté, celui qui traite des divorcés remariés : « On en parle, on en parle avec grande attention, mais le mot-clé est "discernement", et je vous invite tous à penser qu'il n'y a pas un côté blanc et un côté noir, un simple oui ou non. Il faut discerner et c'est précisément ce

que dit saint Jean-Paul II dans *Familiaris consortio* : l'obligation d'exercer un discernement parce que les situations sont diverses et l'exigence de ce discernement, le pape François, en bon jésuite, l'a apprise dès sa jeunesse : le discernement, c'est chercher à comprendre quelle est la situation de tel couple ou de telle personne. »

Discernement et intégration est le titre des numéros 84, 85 et 86. Le paragraphe le plus controversé, le n° 85, qui introduit l'ouverture envers les divorcés remariés et la possibilité pour eux de s'approcher des sacrements – tout en ne mentionnant pas explicitement la communion – a été approuvé par 178 voix pour, 80 contre et 7 abstentions. Une seule voix de plus par rapport au quota des deux tiers.

L'image du pape François n'en sort pas renforcée, mais ternie et affaiblie au terme de l'assemblée des évêques. Le document qu'il avait approuvé a été de fait ouvertement rejeté par la majorité des Pères Synodaux, le 23 octobre au matin, qui fut sa « journée noire ». Le discours de conclusion du pape Bergoglio n'a exprimé aucun enthousiasme pour la *Relatio* finale, mais un nouveau blâme contre les Pères Synodaux qui avaient défendu les positions traditionnelles.

C'est pourquoi, a déclaré notamment le pape samedi soir, conclure ce Synode « signifie encore avoir mis à nu les cœurs fermés qui souvent se cachent jusque derrière les enseignements de l'Église ou derrière les bonnes intentions pour s'asseoir sur la cathèdre de Moïse et juger, quelquefois avec supériorité et superficialité, les cas difficiles et les familles blessées. (...) Cela signifie avoir cherché à ouvrir les horizons pour dépasser toute herméneutique de conspiration ou fermeture de perspective pour défendre et pour répandre la liberté des enfants de Dieu, pour transmettre la beauté de la Nouveauté chrétienne, quelquefois recouverte par la rouille d'un langage archaïque ou simplement incompréhensible. » Des mots durs, qui expriment l'amertume et l'insatisfaction : certainement pas ceux d'un vainqueur.

Les progressistes aussi ont été défaits, parce que non seulement toute référence positive à l'homosexualité a été retirée, mais aussi l'ouverture aux divorcés remariés est beaucoup moins explicite que ce qu'ils avaient voulu. Mais les conservateurs ne peuvent pas chanter victoire. Si 80 Pères synodaux, un tiers de l'Assemblée, ont voté contre le paragraphe 85, cela signifie qu'il n'était pas satisfaisant. Le fait que ce paragraphe soit passé à une voix près ne supprime pas le poison qu'il contient.

Selon la *Relatio* finale, la participation des divorcés remariés à la vie ecclésiale peut s'exprimer dans « différents services » : il faut pour cela « discerner lesquelles des diverses formes d'exclusion pratiquées actuellement dans les domaines liturgique, pastoral, éducatif et institutionnel peuvent être surmontées. Non seulement ils ne doivent pas se sentir excommuniés, mais ils peuvent vivre et mûrir comme membres vivants de l'Église » (§84) ; « Le parcours d'accompagnement et de discernement oriente ces fidèles vers la prise de conscience de leur situation devant Dieu. L'entretien avec le prêtre, dans le for interne, contribue à la formation d'un jugement correct sur ce qui entrave la possibilité d'une plus grande

participation à la vie l'Église et sur les mesures qui peuvent la favoriser et la faire grandir » (§86).

Mais que signifie être « *membres vivants de l'Église* », sinon se trouver en état de grâce et recevoir la Sainte Communion ? Et la « *participation plus complète à la vie de l'Église* » n'inclut-elle pas, pour un laïc, la participation au sacrement de l'Eucharistie ? Il est dit que les formes d'exclusion actuellement pratiquées dans les domaines liturgique, pastoral, éducatif et institutionnel, peuvent être surmontées, « *au cas par cas* », suivant une « *via discretionis* ». L'exclusion de la communion sacramentelle peut-elle être surmontée ? Le texte ne l'affirme pas, mais il ne l'exclut pas. La porte n'est pas grande ouverte, mais entrouverte, et donc on ne peut nier qu'elle est ouverte.

La *Relatio* n'affirme pas le droit des divorcés remariés à recevoir la communion (et donc le droit à l'adultère), mais refuse à l'Église le droit de définir publiquement comme adultère la situation des divorcés remariés, laissant la responsabilité de l'évaluation à la conscience des pasteurs et des divorcés remariés eux-mêmes. Pour reprendre le langage de *Dignitatis Humanae*, il ne s'agit pas d'un droit « affirmatif » à l'adultère, mais d'un droit « négatif » à ne pas être empêché de l'exercer, autrement dit d'un droit à « *l'immunité contre toute coercition en matière morale* ».

Comme dans *Dignitatis Humanae*, la distinction fondamentale entre le « for interne », qui concerne le salut éternel des croyants individuels, et le « for externe » relatif au bien public de la communauté des fidèles, est annulée. La communion, en effet, n'est pas seulement un acte individuel, mais un acte public accompli devant la communauté des fidèles. L'Église, sans entrer dans le for interne, a toujours interdit la communion des divorcés remariés, parce qu'il s'agit d'un péché public, commis au for externe.

La loi morale est absorbée par la conscience qui devient un nouveau lieu, non seulement théologique et moral, mais canonique. La *Relatio* finale s'intègre bien à cet égard aux deux motu proprio de François, dont l'historien de l'école de Bologne a souligné l'importance dans le *Corriere della Sera* du 23 octobre : « *En rendant aux évêques le jugement sur la nullité, Bergoglio n'a pas*

changé le statut des divorcés, mais il a posé un acte de réforme de la papauté énorme et silencieux. »

L'attribution à l'évêque diocésain de la faculté, en tant que juge unique, d'instruire comme il l'entend un procès bref et d'arriver à la sentence, est analogue à l'attribution à l'évêque du discernement sur la condition morale des divorcés remariés. Si l'évêque local estime que le parcours de croissance spirituelle et d'approfondissement d'une personne vivant dans une nouvelle union est achevé, celle-ci pourra recevoir la communion.

Le discours du Pape François le 17 octobre au Synode indique dans la « décentralisation » la projection ecclésiologique de la morale « *au cas par cas* ». Le pape a ensuite affirmé le 24 octobre qu'« *au-delà des questions dogmatiques bien définies par le Magistère de l'Église – nous avons vu aussi que ce qui semble normal pour un évêque d'un continent, peut se révéler étrange, presque comme un scandale, pour l'évêque d'un autre continent ; ce qui est considéré violation d'un droit dans une société, peut être retenu comme évident et intangible dans une autre ; ce qui pour certains est liberté de conscience, pour d'autres peut être seulement confusion. En réalité, les cultures sont très diverses entre elles et tout principe général a besoin d'être inculturé, s'il veut être observé et appliqué* ».

La morale de l'inculturation, qui est celle du « *au cas par cas* » relativise et dissout la loi morale, qui par définition est absolue et universelle. Il n'y a ni bonne intention ni circonstance atténuante qui puissent transformer un acte bon en mauvais ou vice versa. La morale catholique n'admet pas d'exceptions : elle est absolue et universelle, ou n'est pas une loi morale. Les médias n'ont alors pas tort quand ils présentent la *Relatio* finale par ce titre : « *L'interdiction absolue de la communion pour les divorcés remariés tombe.* »

En conclusion, nous nous trouvons face à un document ambigu et contradictoire qui permet à chacun de chanter victoire, même si personne n'a gagné. Tous ont été défaits, à commencer par la morale catholique qui sort profondément humiliée par le Synode sur la famille clôturé le 24 octobre.

Roberto de Mattei

(site: *Corrispondenza Romana*. 26 octobre 2015)

PHARISIENS ET SADDUCÉENS DE NOTRE TEMPS

La critique des « pharisiens » est récurrente dans les propos de François. Dans de nombreux discours, entre 2013 et 2015, il a parlé de la « maladie des pharisiens » (7 septembre 2013), « qui accusent Jésus de ne pas respecter le sabbat » (1^{er} avril 2014), de la « tentation de la suffisance et du cléricalisme, cette façon de codifier la foi en règles et instructions, comme le faisaient les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi de l'époque de Jésus » (19 septembre 2014). Dans l'Angélus du 30 août, il a dit que, comme pour les Pharisiens, « il existe pour nous aussi le danger de nous considérer à notre place ou, pire, meilleurs que les autres pour le simple fait d'observer les règles, les usages,

même si nous n'aimons pas notre prochain, nous sommes durs de cœur, fiers, pleins d'orgueil ». Le 8 novembre 2015 il a opposé l'attitude des scribes des Pharisiens fondée sur l'« exclusion », à celle de Jésus fondée sur l'« inclusion ».

La référence aux Pharisiens est évidente, enfin, dans le discours par lequel le pape, le 24 octobre, a conclu le XIV^e Synode ordinaire sur la famille. Qui d'autre sont en effet « les cœurs fermés qui se cachent souvent jusque derrière les enseignements de l'Église, ou derrière les bonnes intentions, pour s'asseoir sur la chaire de Moïse pour juger, parfois avec supériorité et superficialité, les cas difficiles et les familles blessées » sinon « les phari-

siens, qui faisaient de la religion un ensemble sans fin de commandements » (26 juin 2014) ? Pharisien, c'est ce que semble être quiconque défend, avec une fierté obstinée, l'existence de commandements, lois, les règles l'Église, absolues et contraignantes.

Mais qui étaient vraiment les Phariséens ?

Quand Jésus commença sa prédication, le monde juif était divisé en différents courants, dont nous parlent les évangiles et, parmi les historiens, Flavius Josèphe (37-100 après JC) dans ses ouvrages « Les Antiquités judaïques » et « La Guerre judaïque ». Les principales sectes étaient celles des Phariséens et des Sadducéens.

Les Phariséens observaient les prescriptions religieuses jusque dans les moindres détails, mais ils avaient perdu l'esprit de vérité. C'étaient des hommes vaniteux (orgueilleux), qui faussaient les prophéties relatives au Messie et interprétaient la loi de Dieu selon leurs opinions. Les Sadducéens enseignaient des erreurs encore plus graves, mettant en doute l'immortalité de l'âme et refusant la majeure partie des livres sacrés. Tous deux se disputaient le pouvoir dans le Sanhédrin, lequel, lorsque Jésus fut condamné, était dirigé par les Sadducéens.

Les Sadducéens sont cités une seule fois par Marc, et trois par Matthieu, mais les Phariséens apparaissent de façon répétitive dans les Évangiles de Marc et de Matthieu. Le chap. 23 de saint Matthieu, en particulier, est une accusation ouverte contre eux : « Malheur à vous, scribes et Phariséens hypocrites, parce que vous payez la dîme [de la menthe, du fenouil et du cumin], et que vous négligez les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde et la foi ! Il fallait pratiquer ceci sans omettre cela » (Mt, 23, 23) Commentant ce passage de Matthieu, saint Thomas explique que le Seigneur ne reprend pas les Phariséens parce qu'ils payaient la dîme, « mais seulement parce qu'ils méprisaient les préceptes les plus importants c'est-à-dire ceux d'ordre spirituel. Cependant, il semble faire l'éloge de la pratique elle-même, en disant : « Ces choses ont été faites (*"Hæc oportuit facere"*), en vertu de la loi, ajoute le Chrysostome »¹. Saint Augustin, se référant au Pharisien dont parle saint Luc (18, 10-14), dit qu'il est condamné non pas pour ses œuvres, mais pour s'être vanté de sa sainteté présumée (Lettre 121, 1, 3). Le même saint Augustin, dans sa « Lettre à Casulan », explique que le Pharisien n'était pas condamné parce qu'il jeûnait (Lc. 18, 11 et suiv.), mais « parce qu'il s'exaltait, triomphe d'orgueil, sur le publicain » (Lettre 36, 4, 7). En effet, « jeûner deux fois par semaine est dénué de mérite pour une personne comme le Pharisien, alors que c'est un acte religieux pour une personne humblement fidèle ou fidèlement humble, si bien que l'Évangile ne parle pas de condamnation pour le Pharisien, mais plutôt de justification pour le Publicain » (Lettre 36, 4, 7).

La définition la plus synthétique des Phariséens, c'est saint Bonaventure qui nous la donne : « *Pharisæus significat illos qui propter opera exteriora se reputant bonos ;*

et ideo non habent lacrymas compunctionis »². « Phariséens sont ceux qui se considèrent comme bons pour leurs actions extérieures et n'ont donc pas de larmes de compunction. »

Jésus condamne les Phariséens parce qu'il connaissait leur cœur : ils étaient pécheurs, mais se considéraient saints. Le Seigneur voulut enseigner à ses disciples que l'accomplissement extérieur des bonnes œuvres ne suffit pas ; ce qui rend un acte bon, ce n'est pas seulement son objet, mais l'intention. Toutefois, s'il est vrai que les bonnes œuvres ne suffisent pas en l'absence de bonne intention, il est également vrai que la bonne intention ne suffit pas en l'absence des bonnes œuvres. Le parti des Phariséens, auquel appartenaient Gamaliel, Nicodème, Joseph d'Arimatee³ et saint Paul lui-même (Actes 23 : 6), était meilleur que celui des sadducéens, parce que, malgré leur hypocrisie, ils respectaient les lois, tandis que les sadducéens, qui comptaient dans leurs rangs les grands prêtres Anne et Caïphe⁴, les méprisaient. Les Phariséens étaient des conservateurs orgueilleux, les Sadducéens des progressistes incrédules, mais tous deux étaient unis par le rejet de la mission divine de Jésus (Mt 3, 7-10).

Qui sont les Phariséens et les Sadducéens de notre temps ? Nous pouvons le dire avec une certitude tranquille. Ce sont tous ceux qui avant, pendant et après le Synode ont essayé et essayeront de changer les pratiques de l'Église et, à travers la pratique, sa doctrine sur la famille et le mariage. Jésus proclamait l'indissolubilité du mariage, en la fondant sur la restauration de cette loi naturelle dont les Juifs s'étaient éloignés, et il la renforçait en élevant le lien du mariage à un Sacrement. Phariséens et Sadducéens refusaient cet enseignement, niant la parole divine de Jésus, à laquelle ils substituaient leur propre opinion. Ils se réclamaient faussement de Moïse, de même que les novateurs d'aujourd'hui se réclament d'une prétendue tradition des premiers siècles, faussant l'histoire et la doctrine de l'Église.

C'est pour cela qu'un vaillant évêque défenseur de la foi orthodoxe, Mgr Athanasius Schneider, parle d'une « pratique néo-mosaïque » qui refait surface : « Les nouveaux disciples de Moïse et les nouveaux phariséens, au cours des deux dernières Assemblées du Synode (2014 et 2015) ont caché le fait qu'ils avaient nié dans la pratique l'indissolubilité mariage et comme suspendu le sixième commandement sur la base du « cas par cas », sous un concept apparent de miséricorde, en utilisant des expressions comme « chemin de discernement », « accompagnement », « directives de l'évêque », « dialogue avec le prêtre », « for interne », « une intégration plus peine à la vie de l'Église », pour indiquer une possible élimination de la responsabilité de la faute en cas de coexistence dans des unions irrégulières (cf. Rapport final, §§ 84-86) ». Les Sadducéens sont les novateurs qui affirment ouvertement le dépassement de la doctrine et de la pratique de

2. De S. Maria Magdalena Sermo I, in Opera omnia, Ad Claras Aquas, Firenze 2001 vol. IX, col. 556b

3. Antichità giudaiche, 20.9.1

4. Antichità giudaiche, 18.35.95

1. *Summa Theologica*, II-IIæ, q. 87 ad 3

l'Église, les Pharisiens sont ceux qui proclament l'indissolubilité du mariage avec leur bouche, mais la nient hypocritement dans les faits, proposant la transgression « au cas par cas » de la loi morale. Les vrais disciples de Jésus-Christ n'appartiennent ni au parti des néo-pharisiens ni à celui des néo-Sadducéens, tous deux modernistes, mais ils suivent l'école de saint Jean-Baptiste, qui prêchait dans le désert spirituel de son temps. Le Baptiste, quand il stigmatisait les Pharisiens et les Sadducéens comme « race de vipères » (Mt 2, 7) et quand il admonestait Hérode Antipas pour son adultère, n'était pas dur de cœur, mais il était animé par l'amour

pour Dieu et pour les âmes. Hypocrites et durs de cœur étaient les conseillers d'Hérode qui prétendaient concilier sa condition de pécheur et d'impénitent avec l'enseignement de l'Écriture. Hérode tua le Baptiste pour étouffer la voix de la vérité, mais la voix du Précurseur résonne encore vingt siècles après. Qui défend publiquement la bonne doctrine, ne suit pas l'exemple des Pharisiens et des Sadducéens, mais celui de saint Jean-Baptiste et de Notre Seigneur.

Roberto de Mattei

(site : *Corrispondenza Romana*)

SYNODE : ILS SONT PEU NOMBREUX CEUX QUI ENTRENT PAR LA PORTE ÉTROITE

Lorsqu'il commente le passage évangélique (Lc 13, 23-29) où le Seigneur est interrogé sur le nombre des sauvés, saint Augustin (*Disc.* 111) écrit : « *Assurément les élus sont peu nombreux. Vous vous rappelez la question qui vient de nous être rappelée dans l'Évangile. "Seigneur, y est-il dit, est-ce que les élus sont peu nombreux ?" Que répond le Seigneur ? Il ne dit pas qu'au contraire les élus sont en grand nombre, non ; mais après avoir entendu cette question : "Est-ce que les élus sont peu nombreux ?" il réplique : "Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite". N'est-ce pas confirmer dans l'idée du petit nombre des élus ? Il dit encore ailleurs : "Étroite et resserrée est la voie".* »

Dans un autre passage, il l'affirme lui-même : « *Elle est étroite, la porte, il est resserré, le chemin qui conduit à la vie ; et ils sont peu nombreux, ceux qui le trouvent. Entrez par la porte étroite. Elle est grande, la porte, il est large, le chemin qui conduit à la perdition ; et ils sont nombreux, ceux qui s'y engagent.* » *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite !* Plus exactement, le Seigneur ne dit pas simplement « *efforcez-vous* ». Il emploie un verbe beaucoup plus fort : « *lutez* », il affirme, employant un impératif qui dévoile tout l'aspect agonistique de la vie chrétienne : en grec : *agonizete ! La vie chrétienne est un combat.* C'est une véritable lutte : la foi est un don, le salut est une invitation à la joie du Banquet éternel, mais il demande notre correspondance personnelle, comme l'écrivait saint Paul à Timothée : « *Toi, homme de Dieu, mène le bon (beau) combat de la foi* » (1 Tim 6, 12).

Le devoir de l'Église a toujours été d'aider et soutenir ses enfants dans le combat de la vie pour entrer par la « porte étroite » dont parle l'Évangile, à travers laquelle – seulement – on entre dans le Royaume des Cieux : avec la grâce des sacrements, avec le trésor des indulgences, avec son Magistère éternel, son immuable Tradition, les exemples et l'intercession des saints, et les multiples autres canaux de la grâce. À cette fin, elle a toujours utilisé le glaive de la correction et le baume de la miséricorde. Saint Augustin, encore, rappelle que « *le Seigneur souvent en ce monde, avec les mauvais flagelle aussi les bons, parce que ceux-ci sont négligents à corriger les péchés de ceux-là* ». Omettre de corriger est un péché qui peut prendre parfois des proportions cyclopéennes, si la négligence vient des Pasteurs chargés de conduire le troupeau.

Pendant la III^e session du Concile Vatican II, en 1964, quand – dans le cadre de la constitution *Gaudium et Spes* – on discuta des fins du mariage (qui furent alors scandaleusement interverties : la procréation placée après l'amour conjugal), le cardinal Browne, Maître général des Dominicains, se leva et dit d'une voix forte : « *Caveatis, caveatis ! Si nous acceptons cette définition, nous allons contre toute la Tradition de l'Église et nous pervertirons toute la signification du mariage.* » Le cri de ce fils de saint Dominique ne fut pas écouté, et la première très grave conséquence en fut l'absence de condamnation, pendant le Concile, de la contraception. Un péché par omission (en plus de celle du communisme), dont ont résulté, par une sorte d'« effet domino », les aberrations morales auxquelles nous assistons depuis cinquante ans, et qui semblent ne pas connaître de limite.

À partir de Vatican II, en voulant employer « uniquement » le remède de la miséricorde, on a tenté en réalité de renverser l'Évangile. Au lieu d'aider les fidèles à entrer par la « porte étroite », à se battre comme des soldats pour le Royaume des Cieux, on a tenté la peu glorieuse opération consistant à « élargir la porte », en oubliant que la Parole du Seigneur est immuable et qu'il est lui-même « la Porte » (*Jn* 10, 7).

Un exemple éclatant et particulièrement éloquent de cette opération s'est manifesté dans le domaine de la sainte Liturgie, qui est de droit divin, avant même de se manifester dans le domaine moral. En 1969, lorsqu'entra en vigueur le *Novus Ordo Missæ*, avec lui furent introduits *de facto* un nombre incalculable d'abus liturgiques qui allaient loin au-delà de la lettre de la réforme, et qui devinrent bientôt incontrôlables. Qu'arriva-t-il ? « *Rome – écrit Michael Davies – adopta la tactique consistant à faire terminer les innovations illégitimes en les rendant licites et officielles. La Communion était distribuée illicitement dans la main ? Et alors ? Qu'elle soit donnée dans la main officiellement ! La Communion était distribuée illicitement par des laïcs ? Et bien nommons les laïcs ministres extraordinaires de l'Eucharistie ! Des fidèles (non sans logique), considérant que la Messe était un repas pris en commun, recevaient la Communion à plus d'une Messe le même jour ? Et alors ? Qu'on le permette dans de nombreuses circonstances ! Les prêtres commençaient à utiliser illicitement des prières improvisées ?*

Que l'on fournisse donc une liste de prières improvisées dans la réforme officielle ! [...] La Communion était distribuée sous les deux espèces à la Messe dominicale sans tenir compte des directives du Vatican ? Voici que la pratique fut légalisée, et ainsi on ne pouvait plus soutenir que la loi concernant la Communion sous les deux espèces était transgressée ! La loi liturgique était violée en admettant dans la cure des femmes "acolytes" ? Les femmes acolytes furent donc légalisées, et ainsi la loi qui permettait seulement des acolytes hommes n'était plus violée ! La discipline liturgique avait été rétablie. »

La « porte étroite » avait été élargie. En légalisant les abus, tout ce qui était illicite devint licite. On arriva même à ce paradoxe que le licite (la Messe traditionnelle) devint illicite, au point qu'il ne fallut pas moins de deux interventions pontificales (la Lettre *Quattuor abhinc annos* sous le pontificat de Jean-Paul II et le motu proprio *Summorum Pontificum* de Benoît XVI) pour convaincre la chrétienté que la Messe de saint Pie V n'était pas illicite, ne l'avait jamais été, et ne pourrait jamais l'être.

Cette stratégie rampante est à présent appliquée dans le domaine de la morale familiale. On veut essayer de rendre licite l'illicite, en élargissant la « porte étroite » voulue par le Seigneur. Opération dangereuse et sacrilège, comme l'a été celle perpétrée au détriment de la sainte Liturgie. Et on ne peut justifier l'élargissement de la porte par l'argument des temps qui ont changé ou celui

DE NOUVELLES TAUPES AU VATICAN ?

1. Un autre scandale au Vatican. Aux taupes de l'époque Ratzinger succèdent les taupes de l'époque Bergoglio.

2. Nous ne voulons pas entrer dans le vif du sujet, pour deux raisons. Tout d'abord parce que nous n'en avons pas la compétence. Nous cherchons à parler de choses que nous connaissons. Ensuite, parce qu'il est encore trop tôt pour pouvoir éventuellement émettre des jugements. Toutefois il y a à notre avis quelque chose qui doit être dit.

3. Avant tout, que l'Église est dans le monde, c'est pourquoi ces problèmes ne pourront jamais être exclus. Il s'agit d'accidents liés tant à la nature blessée des hommes qu'aux dynamiques typiques d'un monde qui porte aussi en lui l'imperfection.

4. Mais l'Église, tout en étant dans le monde, n'est pas du monde. C'est pourquoi la simple considération de ce qu'est la substance de la mission de l'Église rendrait facile non seulement de dépasser le scandale, mais aussi de voir l'Église elle-même comme une réalité qui, malgré ces problèmes, réussit à avancer le long de sa céleste mission.

5. Mais quelle est cette substance, et quelle est cette céleste mission de l'Église ? La réponse est facile (mais, hélas, on ne la trouve plus chez beaucoup de catholiques aujourd'hui) : le salut des âmes !

6. Actuellement un paradoxe est en train de se vérifier. D'un côté on a cherché ces derniers temps à immanentiser l'annonce chrétienne selon laquelle les vrais problèmes de l'Église sembleraient être devenus la réalisation d'un paradis sur cette terre (la justice sociale, la lutte contre la criminalité, la question écologique et environne-

du petit nombre de ceux qui peuvent observer la loi divine. « *La vérité reste la vérité, même si elle perd la voix – affirmait le cardinal Mindszenty – . Le mensonge reste le mensonge, même si des millions de personnes le professent et l'imposent* ».

Quand il s'agit de Vérité, les chiffres ne comptent pas. Saint Augustin, encore lui, met sur les lèvres du Seigneur ces paroles incisives : « *Pourquoi se réjouir de parler aux foules ? Écoutez-moi vous qui êtes peu nombreux. Je sais que vous êtes nombreux à m'entendre, mais peu nombreux à m'obéir. (...) Peu nombreux sont donc ceux qui se sauvent en comparaison de ceux qui se perdent. Mais les peu nombreux formeront une grande masse. (...) Telle est la vérité qu'Il proclame sans tromper personne* ».

Le cri du cardinal Browne « *Caveatis, caveatis* » résonne jusqu'à nos jours et s'adresse maintenant aux autorités de l'Église, afin d'éviter, si elles s'obstinent à répéter les péchés par omission commis pendant le Concile ou la sacrilège opération postconciliaire qui a rendu licite l'illicite, qu'elles ne restent à l'extérieur de la salle du Banquet. Il serait inutile, alors, de frapper à la porte – dont elles verront à ce moment qu'elle est vraiment « étroite » – parce que la réponse du Maître des lieux serait inexorable : « *Je ne vous connais pas*. »

Cristiana de Magistris

(site : *Corrispondenza Romana*)

mentale) ; d'un autre côté on se retrouve à faire face à des questions tout aussi « terrestres » au sein de l'Église.

7. Autrefois, c'était différent. Bien sûr, les problèmes internes existaient... mais ils étaient dépassés grâce à la conscience que le message chrétien se jouait sur bien autre chose, que malgré les bas intérêts humains, l'Église ne pouvait pas être égratignée, dans la mesure où demeuraient bien en évidence son origine divine et sa mission céleste.

8. Mais si on néglige ces dernières, pour une métamorphose théologico-pastorale insensée, il ne reste que les débris des obscénités humaines, auxquelles il est difficile d'apporter une réponse.

9. Une fois qu'on s'est fixé dans l'idée que l'on est dans le monde (en oubliant que l'on n'est pas du monde), comment peut-on prendre ses distances vis-à-vis de ce qui arrive et que l'on découvre ?

10. Cela aussi est « hétérogénéité des fins ». Adam et Ève voulurent pécher pour être plus grands que ce qu'ils étaient. Non seulement ils ne le devinrent pas, mais après le péché ils se découvrirent « nus », c'est-à-dire encore plus limités et fragiles. Ainsi nous autres catholiques d'aujourd'hui, pour être plus « adultes » et plus « attentifs aux sollicitations de l'histoire », nous pensons l'Église comme une sorte d'ONG, avec son conseil d'administration et son département financier, avec pour résultat de nous retrouver à ne plus parler de Vérité, de crainte de Dieu, de péché et de salut des âmes, mais à nous défendre pour des bilans irréguliers et des fonds mal utilisés.

Corrado Gnerre (site : *Tre sentieri*)